

HENRY BAUCHAU

# Chemin sous la neige

L'Enfant rieur vol. 2

récit

*ACTES SUD*

## NOTE DE L'ÉDITEUR

En juin 2012, Henry Bauchau nous adressait une première version du « roman » (alors sans titre) auquel il travaillait depuis longtemps et qui, dans son intention, faisait suite à *L'Enfant rieur*, récemment paru. Deux mois plus tard il nous en proposait une seconde version dont la mise au point allait occuper ses dernières semaines de travail, alors que ses forces le quittaient et que la tâche devenait de jour en jour plus insurmontable.

Les pages qu'on va lire ici ont été par lui chèrement disputées à l'extinction de ses moyens. Henry Bauchau ne les a pas « écrites » mais dictées (comme il avait dicté *L'Enfant rieur* et l'essentiel de *Déluge*). Sa phrase, postérieurement au splendide *Boulevard périphérique*, n'a certes plus la sereine densité des chefs-d'œuvre qui ont précédé, la structure narrative est plus hésitante. Seuls ses poèmes, dans leur brièveté, leur condensation, leurs fulgurances, échappaient encore tout à fait au « naufrage de la vieillesse » (il citait volontiers l'expression gaullienne) contre lequel il luttait avec une admirable ténacité.

L'éditeur, pas plus que les universitaires qui fréquentent passionnément l'œuvre de Bauchau, ne sauraient placer *Chemin sous la neige* (titre issu de son poème “Les Mélézes”, (*La Chine intérieure*, 1972-1973), et qu'il a adopté quelques jours avant de mourir) au même rang que les livres qui

ont fait de lui un des plus grands écrivains de notre temps. Cependant, sa volonté de voir paraître ce texte était ardente, parce que celui-ci contient – et c’est irremplaçable – sa vision remémorée d’une période particulièrement difficile et douloureuse de sa vie, sur laquelle il lui était essentiel de s’exprimer.

En 1946 (on lira ici la relation de cet épisode), un tribunal, en quelques instants d’audience, avait requalifié sa bonne conduite sans le laisser exposer les raisons, les circonstances et les buts de toute son action durant les premières années de guerre. L’impossibilité de *dire* fut sans doute une des pires blessures de son existence.

La mort n’a pas permis à Henry Bauchau de parachever, autant qu’il l’aurait souhaité, le livre que voici. Mais ne pas le faire paraître, en son état perfectible, eût été reproduire une invitation au silence qu’il a toujours jugée inacceptable.

Je remercie sa succession patrimoniale et morale – Christian et Patrick Bauchau, Marie Donzel et Myriam Watthee-Delmotte, ainsi que Sophie Lemaitre (à qui *Chemin sous la neige* fut dicté) – d’avoir, en concourant à cette publication, rendu à Henry Bauchau la parole qui lui avait été confisquée.

## LENDEMAINS DE CAPITULATION

Quand je m'éveille dans la maison de mes parents, le lendemain de la capitulation du 28 mai 1940, j'ai peine à réaliser où je me trouve. Me voilà donc revenu, après deux jours, l'un sur les routes, l'autre enfermé dans une caserne, avant la libération inattendue des Bruxellois. Mary s'est levée avant moi ; elle joue avec les deux enfants. Les enfants rient beaucoup. Je sens remonter en moi l'impression du désastre.

Le commandant Jaunesse m'a demandé d'aller le voir ce matin chez lui. Devant la porte, je prends mon vélo, ce vélo de l'armée que j'ai pu emporter, et me voilà roulant de nouveau à bicyclette comme je n'ai cessé de le faire depuis tant de mois. Plus de soldats derrière moi, plus d'armes, plus de missions à remplir. La ville semble apeurée, presque personne dans les rues, rien que des camions allemands qui amènent les soldats vers les gares ou transportent des munitions.

Le commandant Jaunesse est en civil. Jamais je ne l'avais imaginé ainsi, tant l'uniforme semblait partie intégrante de sa personne. Mon collègue Lybion arrive peu après. Notre collègue flamand a été libéré tout de suite et est déjà reparti chez lui. L'amie du

commandant survient également : une femme belle, un peu échevelée par son arrivée précipitée, si tôt le matin – ce qui semble déplaire au commandant. Elle nous dit : “Le peuple vous soutient. Vous avez fait un retour triomphal à Bruxelles.” Je ne puis m’empêcher de répondre : “Un retour triomphal de vaincus, après seulement dix-huit jours !

— Vous verrez, rien n’est perdu, dit-elle. Les Allemands ne sont plus ceux de 1914. Comme il est revenu avec vous, le roi est très populaire.

— Tant que le roi est avec nous, dit le commandant, le pays et l’armée existent encore.”

Je suis surpris. Je pensais que c’était par discipline que le commandant avait accepté la capitulation et m’avait interdit de quitter l’escadron pour aller avec des volontaires vers Dunkerque. Je lui ai obéi comme un bon fils.

Je demande au commandant : “Qu’allez-vous faire ?

— Attendre que les autorités reviennent. On va nous trouver peut-être de petits boulots administratifs jusqu’à la fin de la guerre.

— Vous ne perdrez pas votre emploi ?

— Non, naturellement, comme tous les militaires de métier, nous sommes fonctionnaires.”

Je suis abasourdi. Je sors peu après avec Lybion. Nous ouvrons en même temps les antivols de nos vélos : on ne peut plus prendre maintenant le risque de se les faire voler, nous en aurons bientôt besoin pour nous déplacer et pour le ravitaillement. Dans peu de temps, par manque d’essence, il n’y aura plus d’autos que pour les Allemands. Le commandant m’a dit qu’il me rappellerait bientôt, mais ce n’est pas lui qui va me trouver du travail.

Tout ce que j'ai entrepris jusqu'ici a échoué et me voilà sans rien.

Ma route de retour me fait passer devant la maison de Laure, la femme que j'aime. La grande porte blanche, que j'ai regardée avec tant d'amour, et les volets sont clos. Elle est sans doute sur les routes, exposée au désordre de l'exode et aux bombardements.

Le commandant nous a dit que le gouvernement n'était pas d'accord avec la capitulation. Certains ministres se sont déjà enfuis en France et l'avenir est devenu incertain. Laure est partie. Quand reviendra-t-elle de France? M'aura-t-elle oublié alors? C'est une idée insupportable. Après cette longue mobilisation, ces dix-huit jours de défaite, qu'allons-nous devenir? Je n'ai plus d'appartement, je vis chez mes parents avec Mary et mes deux enfants. Comment trouver du travail et gagner ma vie? La Belgique a capitulé, la France est en train de s'écrouler, les Anglais seront peut-être obligés de faire la paix au risque de se faire envahir à leur tour. Aucun espoir proche. Horrible journée.

Mon père me demande d'aller aux Genêts le lendemain voir ce qu'il en est de la grande maison où nous avons habité enfants pendant la guerre de 14-18. C'est maintenant le domaine d'oncle André. Mais il est parti avec sa femme et ses enfants pour accompagner ses fils qui n'avaient pas encore fait leur service militaire et qui ont été convoqués dans le Sud-Ouest de la France. "Il y a eu beaucoup de combats et de bombardements dans les environs, me dit mon père. Va voir si tout va bien."

Je pars à bicyclette très tôt. La ville est à demi morte. Avant d'aller aux Genêts, je décide de passer à la ferme des parents de Laure, à Fleurus. Comme je m'y attendais, j'apprends que tous sont partis, emmenant Laure en France. La maison a été pillée, mais les ouvriers ont soigné les bêtes et les champs. Laure a dû s'en aller en toute hâte, et probablement sans avoir le temps de réfléchir, avec le dernier camion de l'usine de la grand-mère. Sa mère avait déjà quitté la Belgique et était partie en Normandie, emmenant le petit Jean-Pierre, le fils de Laure. Ceux que j'interroge me disent qu'elle avait l'air très angoissée. Son père ne voulait pas partir : il a fallu le pousser dans la camionnette. Nul ne sait où ils sont ni quand ils reviendront.

Le cœur navré, je passe difficilement par Wavre, où il y a eu des combats et d'énormes dégâts, et vais jusqu'aux Genêts. La grande maison n'a pas souffert des bombardements, mais elle a été abandonnée si hâtivement que pas mal de fenêtres se sont ouvertes. Heureusement, toutes les portes sont fermées. Je vois arriver le garde, qui s'était enfui lui aussi et qui vient de rentrer chez lui. Je me dis que c'est lui qui a fermé les portes. Nous allons ensemble visiter la maison. Elle a été un peu pillée, des matelas par des voisins, des couvertures par des soldats. Maintenant que le garde est là, il n'y a plus de danger de vol et les bombardements sont plus au sud. Nous nous asseyons sur une marche du perron et j'interroge le garde sur ce qu'il a vu pendant l'exode. C'est un homme dans la soixantaine, avec une grosse moustache, une vaste carrure : un vrai garde-chasse et un très habile tireur. "Ma femme est morte, me dit-il. Je n'avais aucune raison de m'en aller mais peu à peu j'ai été pris dans le mouvement général des gens qui

se sauvèrent. Je me suis joint à des voisins qui partaient à vélo. Nous voulions aller vers le sud pour retrouver M. André, mais nous avons été détournés par les routes encombrées qui menaient vers Dunkerque. Les Anglais et les Français se défendaient toujours. Nous avons dû nous cacher souvent dans les caves. Les Allemands ont fini par prendre la ville, mais les Anglais n'avaient pas peur. Ils montaient en bon ordre dans leurs bateaux, dont plusieurs ont été coulés et continuaient à tirer. Heureusement, les avions allemands ont trouvé là des aviateurs anglais presque aussi nombreux qu'eux. Ça tombait, dans la mer, des avions des deux côtés ! Les Anglais semblaient abattre plus d'Allemands. Vous verrez, les Anglais seront les plus forts."

Sur le chemin du retour, je vois encore beaucoup d'autres ruines. En pédalant péniblement, je me dis que tout s'écroule. Laure est partie, elle est morte ou blessée peut-être, dans la cohue ou les embouteillages sur les routes. Je ne puis m'empêcher de penser à elle tout le temps. Il me faut un travail : je ne suis plus rien maintenant qu'un avocat obligé pour élever ses enfants de travailler à d'autres choses. Je suis un avocat sans cause. Avec la victoire des Allemands, ce n'est pas au barreau que je trouverai maintenant des clients.

En revenant à la maison après avoir donné à mon père des nouvelles sur les Genêts, j'apprends que ma sœur Valentine s'est trouvé un travail : elle participe à une organisation de rapatriement des gens en exode. Elle utilise pour cela la voiture que papa a fini par acheter en 1938. Elle fait maintenant des voyages dans le Nord et le Pas-de-Calais. "C'est risqué, dit-elle, car les Allemands accordent juste le



minimum d'essence nécessaire. S'il arrive un accident, que ferons-nous ?

— Il n'y a pas dans ton organisation un travail que je pourrais faire ?

— Viens avec moi demain voir la directrice.”

La directrice me reçoit aimablement mais me dit qu'ils n'ont besoin actuellement que de quelques chauffeurs de remplacement. On m'a appris à être un cavalier, on m'a fait faire ensuite beaucoup de vélo, mais je ne sais toujours pas conduire.

Les mauvaises nouvelles arrivent de tous les côtés. Le maréchal Pétain, nommé Premier ministre dans le désastre, a demandé un armistice aux Allemands. Des journaux flamands de tendance national-socialiste commencent à sortir. On me dit qu'un journal bruxellois – le plus important, *Le Soir* – va reparaître. Je suis stupéfait d'apprendre que c'est Raymond De Becker qui va le diriger. Pendant la mobilisation, j'ai perdu tout contact avec lui. Il publiait un hebdomadaire qui manifestement soutenait l'idée de sauver la paix à tout prix. Ce prix s'est avéré être une conversion aux idées national-socialistes. Il a beau insister sur l'idée d'Europe, c'est bien à une Europe national-socialiste qu'il pense. Il me téléphone un soir : “Il faut que la Belgique continue, que les gens soient informés. Le roi est au courant et approuve que les journaux reparaissent sous censure.” L'approbation du roi est à nouveau invoquée. Je ne peux croire que les articles de Raymond, qui vont beaucoup trop loin, soient acceptés par le roi. Je décide de ne plus lire ses articles et nous ne nous revoyons plus.